

LA CAUSETTE DE MARX DO.

n°4 ■ La gazette de la rentrée littéraire de votre librairie **Le Rideau Rouge**

Voici la troisième gazette du Rideau Rouge. Avant l'été, la librairie a prêté des "services de presse" de la rentrée littéraire à venir (un grand merci aux éditeurs) et vos voisins ont lu ainsi un certain nombre de romans. Quelques réunions nous ont permis d'échanger nos avis de lecteurs autour d'un verre, ce fut très agréable, merci à tous ceux qui ont participé. Quand à ceux qui n'ont pas pu venir, ce n'est que partie remise pour l'année prochaine ! Il y a eu quelques coups de foudre et de bonnes surprises. Certains ont trouvé décevants des romans qui ont bénéficié d'une très bonne critique littéraire en général ; le manque de pertinence de la presse ne se limitant pas aujourd'hui qu'à la littérature, nous en avons conclu que c'était sans doute dans l'air du temps... Encore un grand merci à tous les lecteurs, voici votre causette, très bonne lecture. Anaïs MASSOLA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

■ Passer le pont de Pia Petersen, éd. Actes Sud

Suite à une expérience brutale et assassine, l'auteur livre tout au long du roman le désarroi d'une jeune femme à la recherche urgente de réconfort, en quête d'un refuge à n'importe quel prix pour exister et ne plus être « virée, éjectée et rejetée ». La rencontre d'un vieil ami qui connaît un ami qui aura la réponse à la souffrance de notre personnage, donne une lueur d'espoir. La promesse d'une rencontre imminente du dit sauveur de l'âme en peine et ses acolytes, se réalise. Et, au fur et à mesure du roman s'installe insidieusement une sorte de dégringolade de l'héroïne à travers des relations poussées à l'extrême dont elle ne peut plus se défaire.

Le lecteur se retrouve entraîné dans une sorte de lutte infernale bien alimentée par le style d'écriture : le mélange de deux récits déstabilise et provoque des ruptures dans le rythme de la lecture auquel s'entremêlent des phrases courtes et sèches ou longues. Ce roman sombre, très sombre voire heurtant, ne laisse pas indifférent dans la période actuelle ■ **lu par Bernadette Nové**

■ L'amende honorable de Julien Capron, éd. Flammarion

Un drôle de roman, d'anticipation politique, pourrait-on dire. Dans un futur ni très lointain ni immédiat, une société qui ressemble fort à notre société française actuelle, avec des médias très présents, une démocratie bicamériste, divers partis politiques, des élections, de grandes entreprises internationales, des fonctionnaires, des citoyens lambda. Cette société familière, Julien CAPRON la peint au travers de la vie d'un certain nombre de personnages : une jeune juge, une lycéenne, une série d'hommes politiques élus ou en passe de l'être, une poignée de policiers hommes et femmes, un amoureux abusé, un célèbre journaliste, entre autres. Le lecteur comprend assez rapidement qu'une sorte de guerre civile a déchiré le pays une cinquantaine d'années plus tôt, et que les vainqueurs, dans un sursaut de réforme, ont introduit quelques nouvelles règles de société ; ainsi dans les villes, et la Capitale en particulier, les quartiers sont organisés en fonction de l'activité professionnelle de leurs habitants : la cité administrative, la cité des études, etc ; l'ADN de chaque citoyen est répertorié dans une gigantesque base de données ; ou encore le rétablissement de la peine de mort. Une société assez policée, donc. Et ultime symbole de cet ordre, la peine nouvellement introduite dite « de l'Amende honorable » : le but est d'être assuré qu'un coupable condamné à la peine de mort s'est bel et bien repenti de son acte avant d'être guillotiné ; il est donc doublement condamné, non seulement à la mort, mais aussi auparavant à purger une peine plus ou moins longue - 10 ans, 15 ans - qui

correspond à une sorte de « rééducation sociale ». Ce n'est qu'une fois que la justice sera convaincue de son total repentir, une fois que le condamné, pénétré de l'horreur de son crime, en sera venu à exécuter le criminel qu'il était, que la dernière peine doit être infligée. L'ironie veut que l'opposant le plus virulent à cette nouvelle peine, un héros de la nation unanimement respecté, soit assassiné en se rendant au parlement pour plaider contre cette nouvelle loi. Et son assassin sera finalement le premier à tester cette nouvelle peine. C'est à partir de l'application de cette loi que ressurgit du passé une mystérieuse organisation semi-terroriste, la Ligue des VII épées, qui va tenter de saper les fondements de ce bel ordre établi. Le roman est assez complexe, car mêlant de nombreuses histoires et de multiples personnages, l'auteur alterne les styles comme des acteurs alterneraient leurs voix, non sans longueurs ou lourdeurs parfois. S'y retrouvent des composants de romans policiers, de poésie, d'auto-fiction introspective, qui brouillent ou embrouillent parfois un peu le lecteur. Mais le projet est plutôt ambitieux, plutôt bien mené malgré tout, et personnellement j'ai trouvé intéressant le côté très politique, voire philosophique, de l'entreprise ■ **lu par Anne POINOT**

■ Ground XO de Hannelore Cayre, éd. Métailié

Hannelore CAYRE nous promène dans des univers qui semblent a priori étrangers les uns aux autres et pourtant ! De l'ancrage dans les traditions du monde du cognac (XO), à celui, déjanté, de la culture hip hop aux US et de ses mythes, en passant par les coulisses d'une justice assurément aveugle qui tente vainement de canaliser les débordements de ce qu'il est convenu d'appeler les banlieues, elle nous décrit un monde grotesque où chacun colle à son rôle comme une caricature à son modèle. On se marre à la suite de LEIBOWITZ, l'avocat à côté de ses pompes ou du moins à côté de celles, de pompes, que ceux qu'il croise voudraient lui voir chausser. Certains traits sont cyniques. Pour autant tout n'est pas merdique dans cette société de frime, de leurre et de rapport de commerces, il existe aussi l'acte gratuit, au-delà de la « morale », juste pour que la note soit « juste » ■ **lu par Jacques POIRIER**

■ La stratégie des antilopes de Jean Hatzfeld, éd. du Seuil

Après DANS LE NU DE LA VIE ET UNE SAISON DE MACHETTES, LA STRATÉGIE DES ANTILOPES est le troisième ouvrage que Jean HATZFELD consacre au génocide rwandais. Ainsi, après le recueil des témoignages des rescapés tutsis et les tentatives d'explication des motivations des génocidaires hutus, Jean HATZFELD interroge les tutsis et les tueurs hutus - la plupart ayant quitté les prisons de KIGALI - sur leurs nouvelles conditions de vie. En effet, il

s'agit bien de résoudre une équation qui se résume aux termes suivants : le pardon des tutsis ajouté au remords des hutus permet-il une saine cohabitation ? Loin d'une réconciliation, il s'agit plutôt d'une nouvelle plongée dans les abysses des égarements de l'humanité. La force des témoignages recueillis par Jean HATZFELD est amplifiée par les descriptions de la vie quotidienne des habitants de la petite ville de NYAMATA. Au bonheur apparent de la vie pastorale, du travail agricole dans les parcelles ou de l'animation du marché s'oppose la violence des sentiments et des non-dits. À la lecture de ce livre, un profond malaise nous oppresse. En effet, comment ne pas s'inquiéter devant cette réconciliation de façade qui semble bien loin de rapprocher tutsis et hutus ? À lire absolument ■ **lu par David PÉRIBOIS**

■ Le désert de la grâce de Claude Pujade-Renaud, éd. Actes Sud

Fidèle à l'histoire dans cette fiction, Claude PUJADE-RENAUD relate la fin de l'abbaye de PORT-ROYAL DES CHAMPS, symbole du jansénisme. Cette doctrine religieuse et morale du XVII^e siècle, en prônant l'austérité, une vertu rigide et l'inviolabilité des consciences, fut un instrument d'opposition au pouvoir royal. Elle devint, dès lors, l'objet d'une persécution acharnée par LOUIS XIV, les jésuites et la papauté, qui la déclare hérésie en 1653. Les dernières moniales sont dispersées ou exilées, les prêtres ou laïcs sont embastillés tandis que le cimetière de PORT-ROYAL est éventré et les ossements jetés dans la fosse commune. La romancière se dédouane de toute chronologie et c'est au travers de brefs chapitres qu'elle dépeint l'apogée et le déclin de ce haut lieu du jansénisme. Ce sont des contemporains qui relatent les petites histoires et les grands moments de l'abbaye. Certains ont été l'âme de PORT-ROYAL (le clan ARNAULD naturellement, mais aussi Françoise de JONCOUX, surnommée « l'Invisible »), d'autres l'ont côtoyée (Claude DODART, médecin à la cour), d'autres encore l'ont admirée puis reniée pour finalement s'y faire inhumer (Jean RACINE), d'autres, enfin, l'ont détestée (Mme de MAINTENON, ennemie entêtée du jansénisme). À cette trame dramatique s'ajoute l'histoire de Marie-Catherine RACINE. Ancienne postulante, son père la força à quitter PORT-ROYAL. Après son décès, elle tente de lui pardonner en recherchant un mystérieux manuscrit qu'il aurait consacré à l'histoire de l'abbaye. Malgré une thématique qui peut sembler difficile d'accès, l'écriture tient le lecteur en haleine. Cet ouvrage constitue bien une lecture poignante et très intéressante ■ **lu par Catherine JUSTIN**

■ Il ne vous reste qu'une photo à prendre de Laurent Graff, éd. Le dillettante

Ce livre est avant tout un très bon moment rempli de poésie, de beauté, de douceur et de rêve. « Il ne vous reste qu'une photo à prendre » interpelle. Qu'est-ce qui est le plus marquant dans ma vie ? Quelle serait la dernière image que j'aimerais photographier ? Dans quel objectif ? Pour quelle utilisation ? C'est aussi un récit qui nous emmène en voyage à travers des lieux fantastiques ! On se promène tranquillement en mangeant des glaces. On prend le temps de savourer des images qu'on ne verra peut-être jamais dans la vraie vie. On s'interroge sur les étapes suivantes qu'on découvre en même temps que les personnages. Comment tout cela va-t-il finir ? Et si un jour, comme dans ce livre, quelqu'un vous proposait de participer à ce jeu qui consiste à prendre votre dernière photo, que feriez-vous ? ■ **lu par Marie-Hélène PAINCHAUD**

■ Zone de combat de Hugues Jallon, éd. Verticales

Journal philosophique, poétique, fictif, annonciateur du déluge ? Combat avec le temps du narrateur entraînant le lecteur comme « spectateur-acteur » dans cette zone du NOUS qui est peut-être celle de NOS guerres individuelles ? Collectives ? Pourquoi pas des actuelles menaces terroristes, nucléaires ? Car certaines lignes peuvent évoquer des images du Onze Septembre passé, page 25 : « REGARDEZ / ils apprendront / DANS LA ZONE DE COMBAT/ Étrangers / Asphyxiés / La poussière / Les brûlures / En état de choc / Anéantis ». Mais ne reste-t-il pas au-dessus du NOUS la fatale issue de la dernière page : « nous nous éteignons » ? ■ **lu par Alain GODARD**

■ La délégation norvégienne de Hugo Boris, éd. Belfond

POUR. La délégation norvégienne. Le titre ne nous renseigne pas vraiment sur l'intrigue. Où Hugo Boris nous emmène-t-il ? En NORVÈGE ? Dans un autre pays ? De quelle délégation s'agit-il ? Pour porter quel message ? À qui ?

L'objet livre est insolite : les dernières pages ne sont pas massicotées. Interdit à ceux qui aiment commencer par la fin et qui veulent savoir où ils vont. Il faut suivre Hugo Boris pas à pas, accepter de se laisser guider au gré de la mise en scène qu'il a imaginée pour nous. Car c'est bien au lecteur que s'adresse le message porté par la délégation norvégienne. Hugo Boris nous propose une expérience de lecture surprenante et nous convie à une réflexion sur la position ambiguë du lecteur, sa vulnérabilité face à l'auteur, sa puissance vis-à-vis des personnages et du livre. Frissons garantis ■ **lu par Delphine CORTEEL**

CONTRE. Une 4^e de couverture alléchante qui nous promet un polar à l'atmosphère étrange et oppressante. Le décor : une maison perdue au milieu d'une forêt norvégienne enneigée et impénétrable. Les personnages : énigmatiques à souhait, avec des noms en forme de clin d'œil (Lucas CRANACH, Ernst von SYDOW, André DERAINE...). Mais n'est pas Stephen KING qui veut et faire monter le suspense en y distillant peu à peu des éléments « paranormaux » est un vrai talent... que Hugo Boris ne possède malheureusement pas. À force d'effets appuyés et de dialogues qui se veulent énigmatiques mais se contentent de sonner creux, ce livre ne m'a pas paru le moins du monde étrange et oppressant : juste pesant ■ **lu par Françoise RIERA-DABO**

POUR. Un chalet au fin fond de la forêt norvégienne dans laquelle se réunissent pour une partie de chasse l'éco-saisie Ethel BRAKEFIELD, l'allemand Ernst von SYDOW, la landaise Madalen ETCHEGUYEN, le danois Lucas CRANACH, le norvégien Morten MORTENSEN, et le colonel prussien, rejoint par le français René DERAINE. Une tour de BABEL où chacun tente de se comprendre malgré les gestes ou les exercices de traduction de certains. Le tableau semble idyllique, mais ne dépeint absolument pas l'ambiance chaleureuse d'une auberge espagnole : les anecdotes de chasse racontées au coin du feu sonnent faux, les repas ont un goût âcre, et dehors, la nature est impassible, inquiétante. Le mystère et l'insondable rôdent, tels des prédateurs. Le groupe se sent épié, manipulé, et particulièrement René DERAINE qui devine être tout désigné par un doigt invisible, comme

étant la proie. L'état se ressère autour de lui comme la glace engloutissant l'original qu'il est en train de chasser, ou comme un des livres de la bibliothèque dans lequel il croit reconnaître les paroles de chacun et le déroulement de ce qu'ils vivent. Visions prémonitoires de sa mort, signes du destin, ou stratégie implacable ? René DERAINE sait qu'il va mourir.

Tout comme les personnages, le lecteur finit par se demander où se cache l'hôte ? Qui est derrière ce casting de chasseurs digne d'un CLUEDO ou d'Agatha CHRISTIE ? Qui « marionnettise » qui ? Les personnages ou tout simplement l'auteur qui nous manœuvre habilement ? Comme un metteur-en-scène, Hugo BORIS plante le décor, choisit ses acteurs-personnages au point de donner à certains d'entre eux des noms de personnalités : René DERAINE alias le peintre André DERAINE et fondateur du fauvisme (clin d'œil à la prédation ambiante du récit ?), Ernst von SYDOW alias Max von SYDOW acteur ayant tourné avec BERGMAN et souvent cantonné dans des rôles de méchants ; Lucas CRANACH, peintre de la RENAISSANCE ! Car Hugo BORIS use des codes de la littérature fantastique et du thriller pour installer un climat angoissant. Son écriture est limpide et incisive. Mais au-delà de ces mécanismes, l'auteur nous interroge sur la création littéraire et sur l'acte de lecture. Il nous plonge efficacement dans un exercice de style où le lecteur est partie prenante du récit. D'ailleurs Hugo BORIS n'incite-t-il pas le lecteur à s'armer d'un coupe-papier pour découper le dernier chapitre qui n'est volontairement pas massicoté ? Lire est un acte rempli de conséquences ! ■ **lu par Sylviane PARUTA**

■ 10 000 litres d'horreur pure, modeste contribution à une sous-culture de Thomas Gunzig, éd. Au diable Vauvert

Le titre est déjà assez explicatif ; la 4^e de couverture fait le reste : « Dans la plus parfaite tradition des slashers, T.G. rend un hommage plein d'humour à une sous-culture pour lui fondatrice, dans un roman codé où tout est référence, du plus surréaliste au plus gore ». Pour ceux qui hésitent sur le sens de « slasher », je résume WIKIPÉDIA : film d'horreur rempli d'hémoglobine, dans la mesure où « to slash » signifie « taillader ». Archétype : MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE. Bon, alors, à l'arrivée, ça donne un pastiche distrayant, à la fois accrocheur quant au suspense et de plus en plus invraisemblable au fur et à mesure de l'avancée du récit (d'où l'effet comique). Si on a lu ou vu quelques opus du genre, on repère une partie des clin d'œil, et alors, on se sent assez malin (pour ma part, j'ai repéré PSYCHOSE et des passages de Stephen KING). La « petite introduction en guise de justification » est franchement instructive pour qui s'intéresse aux États-Unis et recherche quelques clés de compréhension. C'est de loin la plus intelligente du livre. Le reste est distraction pure. Globalement sympa ■ **lu par Diane DE LOISY**

■ Un effondrement de Ghislaine Dunant, éd. Grasset

Roman de 125 pages, facile à lire, mais qui, pour moi, est plutôt le récit d'un enfermement que d'un effondrement. Il semble que son « passage » en clinique après une cure de sommeil ait redoublé son propre enfermement en elle-même plutôt que de l'aider à vivre dans et avec le monde. Elle évoque, au début, en racontant une scène du film MILLION DOLLAR BABY, une angoisse qui monte sans cesse jusqu'à l'apothéose qui signe la catastrophe mais c'est peut-être ce moment d'effondrement que j'aurai aimé lire, et qui n'est qu'effleuré ici ■ **lu par Catherine BRUYANT**

■ Palermo Solo de Philippe Fusaro, éd. La fosse aux ours

Tout le bonheur que je vous souhaite, en cette rentrée, c'est d'avoir entre vos mains PALERMO SOLO : roman que l'on lit sans avoir envie que ça finisse tout en en dégustant chaque page (un peu comme les apéros d'été). À peine fini, je me suis précipitée pour lire l'autre livre de P. FUSARO, LE COLOSSE D'ARGILE, que je vous recommande également. On retrouve, dans les deux livres, le goût sucré-salé de la vie quand l'auteur nous raconte, dans des détails doux-amers, le quotidien de personnages extraordinaires dans des milieux plutôt étrangers ■ **lu par Catherine BRUYANT**

■ Nuit ouverte de Clémence Bouloque, éd. Flammarion

NUIT OUVERTE n'est pas un roman que l'on attend. En tout cas, pas comme ça. Il est fort de son sujet, de l'axe que l'auteur lui donne. L'ALLEMAGNE nazie, mais pas seulement ; dans cette ALLEMAGNE, une femme juive. Oui, mais pas seulement ; cette femme juive est rabin. Déjà là, il y a une matière solide, originale, concrète, audacieuse comme REGINA, cette héroïne - or Clémence BOULOQUE ne s'en est pas tenue à cette trame uniquement. Comme pour répondre à un besoin, à une prise de conscience, comme pour y joindre un regard contemporain, il y a ÉLISE qui est comédienne aujourd'hui, dans la réalité de l'audimat et de Zinedine ZIDANE. ÉLISE va jouer le rôle de REGINA, cette femme disparue dans les camps. Il y a dans ces allers et retours d'une femme à l'autre, une réelle profondeur, un regard autre pour envisager la mémoire, la mémoire du passé, le besoin de ne pas oublier, de dire que l'oubli est un meurtre qu'on perpétue. L'auteur le fait avec ses mots à elle, avec une vraie simplicité, sans chercher à faire écho à Jorge SEMPRUN ou Primo LEVI par exemple parce que son propos n'est pas juste l'ALLEMAGNE nazie, mais bel et bien notre regard à nous, aujourd'hui. Un cheminement sincère vu à travers cette comédienne : en tant qu'actrice qu'a-t-elle à défendre ? N'a-t-elle pas ce devoir de parler à la place de, de perpétuer une trace sur le point de disparaître ? Malgré une lecture simple et fluide, on regrette juste parfois de ne pas ressentir tout ce que l'actrice ressent parce que l'écrivain nomme ce qui est là, qu'on n'a pas besoin de nommer. Mais cela n'entame pas l'envie de lire ce roman qui pose en filigrane des questions, reste ouvert, ne tombe pas dans l'écueil du bien contre le mal. Son enjeu est ailleurs / Que laisse-t-on vivre en nous de l'héritage des anciens ? ■ **lu par Gregory BARCO**

■ Avec vue sur le royaume de Jean-Pierre Gattegno, éd. Actes Sud

Attention ! Chef d'oeuvre. Il faut le dire, il faut le lire. Livre dérangeant, absurde parfois, iconclaste. Une rencontre surréaliste totalement ancrée dans un réel de notre histoire, de notre mémoire qui doit, qui ne peut être collective : la SHOAH. Des personnages dont l'ambiguïté peut troubler (c'est le but avoué de l'auteur) et une vision totalement hallucinante du « Konzentration lagen » modèle de TEREZIN. Il faut prendre vite, très vite les billets d'avion pour cet hyperjet de l'au-delà et se laisser emmener par une écriture riche mais simple.

Un livre qu'on ne lâche pas. Un livre qui dérange, mais quand cette gêne subtile, fine et prenante est aussi bien dominée par l'auteur, on ne peut qu'applaudir à ce magnifique livre qui est, de plus, un intelligent exercice de style ■ **lu par Dominique DETUNE & Michèle POLAK**

■ La fille des Louganis de Metin Arditi, éd. Actes Sud

En lisant LA FILLE DES LOUGANIS, on ne peut s'empêcher de penser aux oeuvres dont le récit est articulé autour de la transgression, du tabou suprême de l'inceste érigé en mythe originel qui procure postérité aux auteurs de OEDIPES ROI, de NEDUMA ou bien de DALVA. À son tour, Metin ARDITI s'empare du récit de l'humanité, l'ancre résolument dans la patrie de SOPHOCLE où l'aveuglante lumière méditerranéenne ne parvient à irradier ses tragédies. En fin analyste, l'auteur de LA FILLE DES LOUGANIS, ré-explore les contours et impasses d'une histoire aux accents universels à l'échelle transgénérationnelle. Fruit de l'inceste, PAVLINA s'éprend de son cousin ARIS, en réalité son demi-frère dont elle aura un enfant. À l'instar de toutes les sociétés où la honte fonde l'archaïsme des rapports sociaux, l'institution religieuse suggère l'abandon de l'enfant mettant socialement un terme aux drames diachroniques. C'est la quête éperdue d'une mère amputée, qui, sous d'autres cieus commence. Là, où le lecteur suggérerait une fin heureuse c'est-à-dire l'éternel recommencement de la tragédie humaine, le récit procure une impulsion inattendue sous forme d'injonction : « N'oubliez rien ni personne, vis... » ■ **lu par Fatima IBBERAKEN**

■ Rideau de verre de Claire Fercak, éd. Verticales

96 pages pesantes, où le malaise de la narratrice est martelé dans chacun des mots. Elle ne se nomme pas mais se fait disparaître derrière un « elle » ou un « je ». La narratrice s'est construite un « refuge transparent et solide qui lui permet d'épier toute atteinte extérieure » (p.18), un écran entre elle et le monde, un rideau de verre entre elle et son père. Son père justement, le noeud du problème, de sa souffrance et de sa maladie. Il est incapable de l'aimer, reste indifférent à son existence, la rendant même responsable de ce désamour et de la violence qu'il lui porte. « La violence est inscrite dans la mémoire de l'espace. Du corps. Au centre de la vitre, une salissure, un poinçon, comme une cataracte : le père ». En réaction, la narratrice « gesticule » et tente d'éveiller le sentiment paternel. En vain. Ce sont ces souvenirs d'enfant, d'adolescent et de jeune adulte qui sont éparpillés comme autant de bouts de verre justement. Elle nous donne à voir sa reconstruction, morceaux par morceaux, de façon décousue. Elle plonge dans l'enfance par bribes mémorielles, sauts dans le temps, éclats d'événements, dédaigne l'ordre chronologique au profit d'un va-et-vient de temporalités bouleversées. Elle cherche dans sa mémoire qui n'en finit pas, recompose une genèse personnelle, reconstruit une identité brisée, un ego désintégré, écrasé. Le lecteur n'a pas de répit continue, car le malaise nous oppresse, et nous saisit à notre tour. Entre sa maison et l'hôpital, un père traumatisant et asphyxiant, elle évoque la tentation suicidaire, les écrivains tragiques comme Sarah KANE et Virginia WOOLF, ses rencontres, le refuge dans la lecture, l'émancipation. RIDEAU DE VERRE est un texte vibratoire d'une rare intensité ■ **lu par Sylviane PARUTA**

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

■ Zoli de Colum McCann, éd. Belfond

Un livre qui m'a fait passer du chaud au tiède. Les 150 premières pages sont superbes. S'intéresser à la culture des autres sans perdre la sienne. S'accorder un droit au retour mais aussi être accepté lors de ce retour. Laisser des traces ou ne laisser vivre que l'instant. Vouloir être heureuse sans se proposer une définition commune de ce que serait le bonheur. Voici quelques-uns des problèmes d'une rom que son grand-père détourne très tôt de ses normes sociales en lui apprenant à lire et à écrire. Une rom qui va affronter le désir d'intégration des roms par le régime communiste de la postguerre. Cette intégration se traduisant par une sédentarisation de ces populations : changer les roulettes par des HLM avec eau et gaz à tous les étages, soigner de façon scientifique et en hôpital tout ce qui semble relever de maladies mentales. Arrive la terrible mise à l'écart de ZOLI de la part des roms comme de celle des gadjis, conséquence de la publication de ses oeuvres : conflit entre la trace et la mémoire, de l'oral qui ne fige rien et de l'écrit qui peut être trahison de la pensée. À partir de ce moment, je suis resté sur ma faim. ZOLI n'est plus dans une lutte, elle est dans une survie qui peu à peu s'apaisera sans laisser voir ce qui resterait des souffrances et des rêves. Un lien qui s'évade de ce livre mais rejoint les peuples nomades : du rom au gitano. LORCA à propos du ROMANCERO GITANO disait « Ce poème est le poème de l'ANDALOUSIE mais je l'ai appelé « gitan », car le gitan est celui qui garde la braise, le sang et l'alphabet de la vérité andalouse et universelle » ■ **lu par Jean-Pierre MASSOLA**

■ Mon frère est fils unique de Antonio Pennacchi, éd. Le dilettante

Chronique et roman d'apprentissage, c'est la course effrénée d'un adolescent rebelle, à tout, dans l'ITALIE des années 1960, avant les « années de plomb ». On va courir derrière lui, entre LATINA où il est né, ville que MUSSOLINI a fait sortir de terre - et donc fasciste par nature - ROME et MILAN où il va chercher la vie qu'on lui refuse chez lui. Quand, dans une famille ouvrière, au milieu de frères et sœurs qui ont tous des prénoms de héros d'opéra, on n'est qu'ACCIO, simple suffixe à connotation négative, on a de quoi se rebeller. Et ACCIO ne sera que révolte : contre sa famille et surtout sa mère - qui n'aime que les autres -, les institutions - surtout les religieuses -, mais aussi contre les appareils politiques dont il épousera successivement les violences, du fascisme encore vivant au maïisme naissant. Cette rage qui le

fait avancer est sa cohérence : dans tous ses engagements, pas d'idéologies mais des enthousiasmes, des sentiments bruts, du viscéral ; une pureté naïve, violente par générosité. Il choisit sur des coups de cœur, agit à coup de poing et rompt sur des coups de tête. C'est la quête forcenée d'une autre famille qui, elle, l'accepte, le reconnaît, l'aime et peu importe que ce soit un vieux militant fasciste, des amis soumis ou un frère retrouvé. La route est longue et chaotique mais les illusions qui se perdent, les ruptures, ne l'abattent jamais ; il est toujours prêt à s'engager dans ces passions dont il a tant besoin. Et surtout la première d'entre elles, la Femme, l'insaisissable après laquelle il va courir tout au long du livre : de la PAULINE des fantômes collégiens à FRANCESCA la si belle communiste, tellement trop.

J'allais oublier l'écriture. En me retrouvant tout de suite dans une comédie italienne, j'ai d'abord cru que le ton adopté - regard dur sur les autres et faussement complaisant sur lui-même - allait déboucher sur l'ironie. La suite m'a déçu et c'est l'ambiguïté qui s'est installée elles, l'auteur tenant le cap jusqu'à boucler la boucle et y mêlant vite l'émotion, elle donne même couleurs et musique à cette épopée domestique. Épopée à laquelle, malgré le rythme enlevé, j'aurais bien sacrifié quelques unes des 442 pages. Mes quelques petits coups de pompe en cours de lecture seraient-ils dus à une traduction vivement contestée par quelques-uns ? E possible.

Enfin, la couverture et le titre français du livre sont empruntés au film tiré de ce roman (IL FASCIOCOMMUNISTA) et qui vient de sortir. Il en est, comme l'on dit, « librement inspiré » : beaucoup de similitudes et autant de différences. L'un et l'autre ressemblent à leur titre. J'ai bien aimé les deux ■ **lu par Alain Poupon**

■ Histoire incroyable d'un crâne de Giuseppe Bonaviri, éd. du Seuil

Lecture laborieuse parfois agaçante de ce roman qui emprunte au conte fantastique. L'auteur, médecin sicilien, nous offre un mélange indigeste de ses connaissances scientifiques, religieuses, mythiques, historiques. Certaines descriptions pseudo-poétiques donnent l'impression d'un catalogue tiré d'un dictionnaire. Des scènes se succèdent sans que l'on comprenne le sens des enchaînements. Un érotisme ridicule est suivi d'une violence où pointe un certain sadisme. Une ambiance un peu surréaliste sur un campus américain se termine sous une forme de mythe méditerranéen. Une lecture estivale décevante, avalée jusqu'au bout par pur sens du devoir. Sans rancune ■ **lu par Monsieur DAUMAS**

■ Cochon d'allemand de Knud Romer, éd. Les Allusifs

Né dans une petite ville danoise en 1960 d'une mère allemande et d'un père danois, KNUD nous raconte son enfance, ce qu'il ressent à se faire traiter de « cochon d'allemand » quotidiennement, le combat de sa mère pour garder sa dignité d'allemande et passer outre les méchancetés. Roman autobiographique qui nous raconte que finalement, à la fin de la Guerre, le combat n'est pas forcément fini pour tout le monde ■ **lu par Stéphanie DORISON**

■ Tango pour une rose de Laura Pariani, éd. Flammarion

31 juillet 1944, 12h2... Ce roman, le deuxième de Laura PARIANI publié en français, relate les tout derniers instants de la vie d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY. Suite à une mission en avion, TONIO l'aviateur se retrouve embarqué dans un autocar pour une destination inconnue. Il tente de rassembler ses souvenirs et de se rappeler comment il a pu se retrouver dans cet endroit insolite. Cherchant dans sa mémoire, c'est immédiatement le visage de sa femme CONSUELO qui lui apparaît. Il adresse à celle qu'il nomme sa rose une lettre réécrite à quatre reprises, sur fond de « tango mystérieux qui flotte dans l'air ». Cette ultime lettre devient alors prétexte à retracer l'histoire de leur relation : leur rencontre, le début de leur passion, l'amour inconditionnel de TONIO pour les avions, l'incompatibilité entre sa vie d'aventurier et sa femme. Un bel exercice de style, de nombreuses références littéraires, une lecture agréable et un sujet original. À lire ■ **lu par Audrey DANIEL**

■ Sexe, drogue et pop-corn de Chuck Klosterman, éd. Naïve

Un livre bien agréable : Chuck KLOSTERMAN, critique de rock plutôt connu, semble-t-il, outre-ATLANTIQUE, mais pas du tout glamour, y écrit à la première personne ses réflexions autour de quelques phénomènes issus de la société américaine : reality shows, musique country, rock, Pamela ANDERSON, STAR WARS et autres films... Le tout bourré de références, (mais si on ne les connaît pas toutes, ce n'est pas grave) entrelardé d'anecdotes personnelles, dans lequel l'auteur s'applique à coller à la description qu'il donne de lui-même : un relatif plouc, catholique et éventuellement conservateur d'une ville moyenne des U.S.A. Autant dire que l'auto-dérision est certaine et l'affection pour les losers, les deuxièmes couteaux, les séries B (voire pire), toujours présente. Ainsi que la provocation, la mauvaise foi, et l'originalité. C'est donc intelligent, drôle ; et cela apporte, mine de presque rien, des clés d'analyse sociologique fort intéressantes. À lire donc, pour peu qu'on s'interroge un tout petit peu sur la société américaine (et comment faire autrement, au moins pour comprendre ce qui nous arrive ?) ■ **lu par DIANE DE LOISY**

■ Hareng des steppes de Bjorn Gabrielsen, éd. Gaïa

D'emblée, le livre surprend. Le titre tout d'abord, énigmatique et nous laissant deviner un auteur facétieux. Le papier ensuite, de couleur rose, puis le sommaire en début d'ouvrage, qui, dans le style des romans d'antan, introduit en quelques mots chaque chapitre. Plus proche du carnet de voyage que du roman classique, HARENG DES STEPPES nous fait découvrir l'histoire de l'auteur partant de sa NORVÈGE natale, sac au dos, et parcourant l'AMÉRIQUE DU NORD à la recherche des traces de ses ancêtres scandinaves ayant émigré vers le nouveau continent au fil des siècles. Ce récit de voyage mêle ironie et autodérision, mais avec un humour un peu potache qui finit par lasser. En revanche toutes les anecdotes et réflexions de cet aventurier dans l'âme finissent par brosser un portrait édifiant de l'AMÉRIQUE d'aujourd'hui. Le livre pose avec justesse la question de l'immigration et de l'intégration et jette un regard un peu désabusé sur le sens de l'identité culturelle ■ **lu par Stéphane BEZPALKO**

■ tribulations d'un précaire de Iain Levison, éd. Liana Levi

Iain LEVISON nous avait séduits avec son premier roman traduit en français, UN PETIT BOULOT. Ce roman se trouvait à la croisée des chemins entre un constat social d'échec du New Deal et le polar : le travail de tueur à gage étant la réponse cynique au capitalisme.

Dans TRIBULATIONS D'UN PRÉCAIRE, nous retrouvons le même type de héros décalé, qui enchaîne contrats sur contrats au hasard des rencontres. Ses engagements professionnels sont tributaires de saisonniers aussi paumés que lui, mais d'autant plus roublards qu'ils en ont les moyens. Il a fait le choix de l'intérim, constatant que sa licence de Lettres ne lui ouvre aucune porte professionnelle. L'écriture est la même : alerte, resserrée et drôle. Roublard, le héros se prévaut de qualités à l'embauche qu'il ne maîtrise qu'imparfaitement et ne convient que très peu à ses employeurs. Videur de mazout, vendeur de produits frais, gérant de restaurant, déménageur, pêcheur, etc. Attention : LEVISON n'appartient pas à la génération des ON THE ROAD, des KEROUAC et des GINSBERG. Il est sur la route parce que désœuvré. On ne saura jamais si sa licence de Lettres aurait pu lui servir. L'ultra libéralisme et ses leurreurs d'argent facile sont autant d'attrape-nigauds que notre héros effleure sans jamais s'impliquer ; la plume en est désopilante : une séance de recrutement à l'américaine laisse pantois : comment faire fortune en convainquant les gogos du bien fondé de la pompe à eau qu'ils achèteront. Cela ne pourrait être qu'un constat : le protagoniste de l'histoire, pour la respiration du lecteur, se voit offrir un poste de cadre managérial : il y échoue, n'arrivant pas à s'identifier à un système.

L'écriture évidente et limpide de LEVISON donne tout intérêt à sa narration, très drôle, de tous les abus et types de contrat. Le lecteur européen n'en est que facilement convaincu. Prenons garde. On sort de la lecture frustré de l'avoir trop vite appréciée. Les lecteurs de traductions devraient être plus attentifs au titre original : A WORKING STIFF'S MANIFESTO. Un manifeste, on vous dit ! Lorsque

03

LEVISON sort de chez lui, ce n'est pas pour un roman picaresque, mais pour une implacable dénonciation ■ **lu par Romain BORDÉ**

■ **Alaska** de Eugène Nicole, éd. de L'olivier

Sur la plage. Chère ANAIS, je te retourne ALASKA. Tu m'avais confié ce roman en me recommandant de le lire. Judicieuse invite, j'ai beaucoup aimé ce tableau pointilliste de Collège, université de FAIRBANKS (qui est en ALASKA, comme on peut s'en douter). L'auteur parcourt en dilettante cet exil de hasard pour se distancier (et quelle distance !) de son ex blonde. Au fil d'une écriture précise, légère et rapide, apparaissent des figures, toutes pittoresques et dont certaines semblent évadées des racontars de JORN RIEL. Les personnages féminins, qui ne sont pas les moins extravagants, « tiennent » ce non-récit et nous attachent à ces lointains territoires où vivre, en fin du compte, ne semble pas plus ardu que sur ce sable normand, fougé de pluie, où je suis supposé jour de congés que l'on dit payés. À bientôt, à LA CHAPELLE, sous la plage ■ **lu par Jean-François SEGUIN**

■ **Le goût de la mère** de Edward St-Aubyn, éd. Bourgois

Le portrait d'une famille. La naissance du premier enfant. L'arrivée du deuxième et le regard de l'aîné sur cet intrus-chamboule-tout. Le regard du mari, son ressenti sur ce lien de la mère, sa femme, avec ses petits et le rejet, le sentiment d'être mis à part. Et insidieusement le cocon implose. Alcool, adultère, maux divers. Le goût de la mère ne se limite pas à cette intrigue. C'est avant tout un regard sur un monde, une galerie de portraits, pas toujours tendres, parfois drôles, où se croisent MARGARET, l'assistante maternelle, PATRICK et MARY, les parents, JULIA, l'ex de PATRICK, et la grand-mère aux aspirations new-age. Au départ, la forme, le point de vue, le style sur-tout donnent une impression d'un roman qui a les défauts de ses qualités : un langage travaillé, soigné, élaboré, formel (au passage, chapeau au traducteur), mais n'est-ce pas trop formel justement, un peu trop froid ? ROBERT, l'enfant, s'exprime à l'âge de 5 ans comme seul un enfant de roman peut s'exprimer. Une écriture « brillante » mais n'est-elle pas en train d'engloutir le propos ? Petit à petit pourtant on se rend compte que l'enjeu est autre. Il y a dans cette prose un propos acerbe sous-jacent, et là où l'écriture semblait au départ trop propre on en arrive à déceler un formidable moyen de mettre en opposition les contenances et la bonne figure de chacun avec les tourbillons et les malaises intérieurs. Comme un parti pris pour rentrer encore plus avant dans l'intime de ces personnages d'un milieu cultivé, aux aspirations réelles ; cultivés et pourtant incapables de s'épanouir. Au bout du compte, on s'est laissé avoir, on est rentré dedans, complètement ■ **lu par Bertrand DEGREMONT**

■ **Chicago** de Alaa El Aswany, éd. Actes Sud

CHICAGO, ville entièrement dévorée par les flammes au 19^e siècle, est devenue une des villes les plus importantes des ÉTATS-UNIS. Nous voici dès les premiers chapitres plongés dans la vie de la nouvelle génération des immigrés égyptiens étudiant à l'université de médecine de CHICAGO, ILLINOIS : TAREK, jeune homme studieux et solitaire, violent. CHEIMA jeune fille d'origine modeste, intelligente, timide, cachée derrière son voile islamique. Nagui ABD EL SAMAD, nouvel arrivant, convaincu de politique, en opposition directe contre les représentants de son pays malgré les conseils de modération du conseil étudiant. Tous trois arrivés à CHICAGO pour des raisons bien différentes vont croiser leur destin à l'université. Hammed DANANA, entièrement dévoué au gouvernement égyptien, jeune homme sans scrupule, qui épousera MAROUA, au grand malheur de celle-ci préside l'association des étudiants égyptiens qu'il tient d'une main de fer et surveille de près les étudiants. Professeurs à l'université de CHICAGO, parfaitement intégrés à la société américaine, ils participent au conseil de l'université de Médecine de l'ILLINOIS. Raafat SABET, est un immigrant de longue date, intégré jusqu'à avoir adopté les gestes typiques des américains. Fier d'être américain il sera confronté aux déboires de la vie adolescente de sa fille américaine. Mohammed SALEH, parti par lâcheté d'ÉGYPTE, il est fier d'être américain, mais la nostalgie du pays transformera sa vie. John GRAHAM,

professeur à l'université, américain atypique fort amoureux de CAROLL, belle noire américaine. Par tous ces personnages, Alaa EL AASWANY raconte les questions de l'exil, les rapports entre l'amérique et le moyen orient au travers des immigrés d'égyptiens. Il raconte le désarroi des jeunes confrontés à un nouveau style de vie mais malgré tout tenus de ne pas dévier de la ligne définie à l'avance par leur pays. Il raconte le désarroi des exilés vieillissant qui bien qu'intégrés dans un pays multiracial vont ressentir sur le tard la nostalgie d'un pays qu'ils ont perdu malgré tout.

Alaa EL AASWANY confronte la société égyptienne et la société américaine, les rêves désenchantés des égyptiens restés en exil pour ne plus être confrontés à une société sclérosante. Ce roman nous plonge dans un univers très actuel où se confrontent des mondes à la fois différents et dont les rêves se ressemblent ■ **lu par Laure de SAINT PHALLE**

■ **Arlington Park** de Rashed Cusk, éd. de L'olivier

Face aux nombreuses critiques favorables, nous avions envie de vous faire part de nos réserves. Il s'agit d'un roman à quatre voix sur la triste condition de bourgeoises tenues au foyer par leur vie familiale. Le sujet est appétissant et à la mode, pour autant, ce livre n'atteint pas l'humour de Desperate HOUSEWIVES ni la finesse de l'oeuvre de Virginia WOOLF à laquelle ce livre a été comparé. Aucune de ces voix ne se distingue des autres. On entend toujours la même litanie : une vie peu épanouie, phagocytée par des enfants épuisants, sans l'aide d'un mari absent. Manque de relief, mal construit, pseudo-féministe mais trop consensuel pour l'être vraiment, ce roman qui se veut une peinture de certaines vies de femme ne nous a pas convaincu ■ **lu par Anaïs MASSOLA et Brigitte GUERMOND-DEGUEN**

■ **La zone d'inconfort et Les corrections** de Jonathan Franzen, éd. de L'olivier & éd. du Seuil

Peu à peu ce livre m'a envahie, FRANZEN y raconte son enfance jusqu'au tout jeune homme qu'il fut. FRANZEN a une vision de l'humain, de ses choix, de sa réalité, qui m'ont emballée, j'ai glissé dans sa pensée avec joie, j'ai savouré son ironie, son besoin de n'oublier aucune facette des gens, de les raconter au plus près de ce qu'ils sont. Ensuite, très peu de temps après, j'ai dévoré LES CORRECTIONS, son roman précédent. Là ce fut encore meilleur ! Il nous parle d'une famille, le père et la mère à la retraite, leurs trois enfants dans leur vie d'adultes, leurs liens intimes. Des centaines de pages remplies d'humour féroce, de personnages tout aussi mesquins qu'attendrissants. Il nous raconte l'homme fou de démesure et si pitoyable de ses propres enfermements. Chapeau !!! ■ **lu par Anaïs MASSOLA**

■ **Redemption Falls** de Joseph O'Connor, éd. Phébus

Avec une écriture splendide (le premier chapitre, long poème épique, est magnifique), Joseph O'CONNOR déploie son roman dans l'ouest sauvage, juste après la guerre de sécession. J'ai pensé à « Les Hauts de Hurlevents », à Barbey d'AUREVILLE, à ce romantisme dur, sans concessions pour l'homme, plein de déchirures, de batailles perdues d'avance. Les personnages se croisent et leurs destinées s'entremêlent, tout est lié. Je n'ai pas envie de vous raconter l'histoire un temps soit peu parce que la dévouer lui ôterait de sa force (NE LISEZ PAS LA QUATRIÈME DE COUVERTURE). Vraiment un très grand romancier ■ **lu par Anaïs MASSOLA**

Lettre de Suzon

Chère Anaïs,

J'ai donc lu trois livres cette été, le premier ne m'a pas plu, je n'en parle pas, j'ai déjà tout dit à notre dernière rencontre, il me tarde d'avoir ton avis sur la question quand toi aussi tu l'auras lu.

Le deuxième, en revanche, quel bonheur !

Il s'agit d'un livre d'un auteur roumain : Florin LAZARESCU intitulé NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL (je ne me rapelle plus l'édition, et comme je t'ai rendu l'exemplaire...)

Cela raconte les aventures d'ANTOINE, un journaliste de la page culturelle d'un grand quotidien roumain, et ses rencontres incroyables en pleine ROUMANIE post-communiste.

ANTOINE est un personnage un peu ailleurs, un peu hors circuit, qui semble avoir eu une enfance en dehors de l'histoire. De chapitre en chapitre et avec un maximum d'humour, l'auteur nous raconte son héros et d'autres personnages complètement loufoques, souvent très attachants.

Au début, on a l'impression que ça part dans tous les sens, mais pas de panique : au fur et à mesure les liens se font entre tous ces gens étranges. À travers le comique des situations et des personnages, il y a une critique assez profonde de la ROUMANIE actuelle, c'est vraiment intéressant.

Voilà, j'ai adoré ce livre, je l'ai lu en quelques jours et j'ai même envie de le relire, et n'oublie pas je t'en ai commandé quatre ! Pour le troisième livre, Alain VOLINE, PLATES BANDE, je trouve que les personnages ne sont pas très crédibles, c'est très bien écrit mais parfois j'ai dû relire plusieurs fois la phrase pour comprendre ce qu'elle voulait dire. L'idée pourtant était sympa : un jardinier, embauché chez un riche couple pour entretenir le jardin en friche de la maison, devient le jour même l'amant de la dame, le confident de la mère, le copain de l'employé arabe, et l'ennemi de la bonne !

Les personnages sont un peu caricaturaux, et l'écriture un peu alambiquée. Mais j'ai quand même eu très envie de savoir comment ça finissait ■ **Suzon CLAUDE**

le
rideau
rouge

71 rue Riquet, 75018 Paris
tél : 01 46 07 16 06
mail : anais@lerideaurouge.com

Horaires d'ouverture :

du mardi au vendredi
10h00 / 13h30 - 15h00 / 19h30
le samedi : 10h00 / 20h00
le dimanche : 10h30 / 13h30

04